

Le Poète

Depuis 2002, Henry Galy-Carles s'adonne uniquement à la littérature, après avoir été également durant vingt ans critique de cinéma. Il est Chevalier des Arts et Lettres ; membre de la société des Gens de Lettres de France (SGDL), de la société des poètes français, de la SCADM (Société des auteurs et compositeurs dramatiques). Membre de l'Académie européenne des sciences, des arts et des lettres. Membre d'honneur d'Arthémuse.

Nous présentons aujourd'hui des documents inédits concernant le travail poétique de M. Galy-Carles, principalement axé sur la critique et la création.



*gravure d'Atila pour orner des poèmes
d'Henry Galy-Carles*

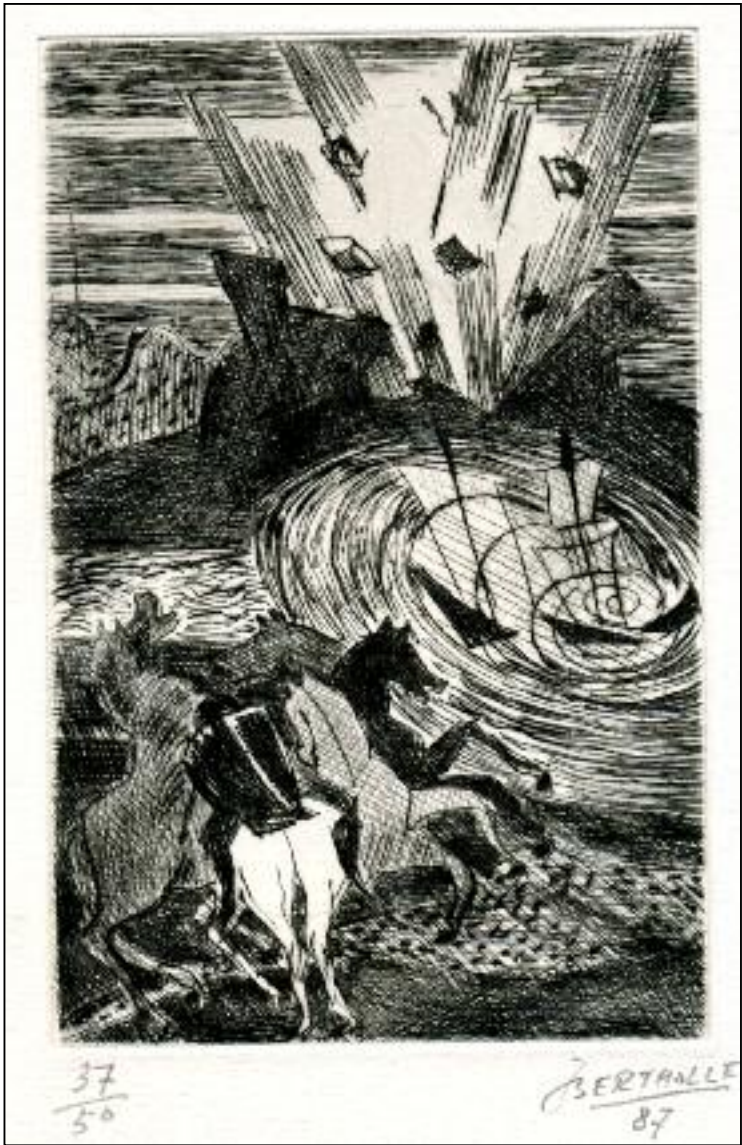
Cher monsieur

Mlle 5/2/02

vos "Voyages aux enfers" me sont bien parvenus, me révélant un poète que je ne connaissais pas. Ces quatre grands poèmes sont pleins d'une ardeur lyrique et d'une exigence, tant morale que métaphysique, dont les "lourdais" et ceux qui croient que "l'enfer c'est les autres" devraient pareillement s'inspirer.

Bien cordialement à vous

Jean Rousselot



*Gravure de Bertholle pour orner
des poèmes d'Henry Galy-Carles*

LE KHAOS ou LA PREDICTION de CASSANDRE

par HENRY GALY-CARLES

(Ed Saint-Germain des Prés, Librairie-Galerie Racine, 23 r Racine 75006 Paris; tirage numéroté sur Ivoire supérieure, avec un dessin de Tadeusz KANTOR; En souscription 150F plus 20F de frais de poste)

Comme annoncé au N°35, Henry Galy-Carles, dont *LY><#* a publié un poème « Cri de la Méduse » & une critique d'art (Musée de Montmartre), publie un nouveau recueil. Après « Le Capital du Néant », « Res Nullius » (Ed du Lansquenel), « Voyages aux Enters » (Ed St-Germain des Prés), « L'impossible Infini » (avec eaux-fortes d'Annibel, Ed Lacourtière & Frélaud), « Terra Infema », voici « Le Khaos ou la Prédiction de Cassandre ». Quand il n'est pas auteur dramatique ou commissaire d'exposition d'art, Galy-Carles revient toujours à son thème poétique essentiel, lié au côté noir de la mythologie grecque primitive: le tellurisme infernal, le regard agnostique sur l'échec de la société présente. De la lyre d'Orphée il n'a retenu que le Styx & l'Achéron; la Pythie & le Parnasse loin d'être apolloniens se font dyonisiques: on va avec Charon chez Hécate, le monde s'est perdu avec la comédie d'abondance de Πλάτων: Perséphone oublie la floraison; les mystères d'Eleusis détonnent la clé d'un monde perdu, on se sent aux prises avec un Argos & un Mycènes atriens mégalthiques où renaisent les mythes proto-historiques. Recréation littéraire terrible familière aux hellénistes aimant la période pré-classique dorienne, oraculaire, dont Cassandre est le fracassant prophète, rappelant les terreurs pré-bibliques des Livres des Morts Phénico-égyptiens, du Gilgamesh sumérien.

Dès l'ouverture, on est prévenu que le rite oraculaire sera sans pitié. Suivent XXX poèmes & un final, strophes d'une longue ode qui tient du trône funèbre & de la « plaintive élégie », associant Polymnie & la tragique Melpomène: on est loin de l'érotisme nuptial d'Erato. La parole déclenche la catharsis virulente: « Dans la nuit glacée, puissance du Verbe » (I), mais « l'inutile est l'inutile à jamais » (II). Cassandre veut « pourfendre les dieux léthargiques », laissant à leurs erreurs Circe & Hermès, prototypes des déviations humaines, « ravaudant une pauvre cantilène » (III), voués à « d'improbables croyances » (V). On n'entend plus que « les ris & les pleurs des planètes mortes » (VII). Une tonade sémantique s'élève comme on n'en a plus vu depuis l'héritage néo-symboliste et les terreurs surréalistes. C'est tout un théâtre de la cruauté qui se déroule « sur les traux des haines vengeresses » (IX) quand après « l'orage déjà millénaire » (X) sévissent « les durs quadriges de la vie future » (XI) où chaque être sera « effacé dans un cosmos d'ignorance » (XII). C'est l'heure des « faux dieux fanatiques » (XIII): « Regardez les Bosnie, Rwanda, Liban, / Aussi les Yémen, Colombie, Mexique... » (XVI) la prophétie jaillit de l'histoire actuelle, « o vous! politiques affrontés! » Dialectique cosmogonique à travers « mirages » (XIX): « ouvrir le Paradis est inutile » (XX), tout est « faux de A à Zed », « l'empire des vanités infinies » (XXV), plus de « miracles » « dans les caves d'un Vatican trompeur » (XXVI). Reste le « cri » de la « faune astrale à jamais impossible » face au « Néant des faux dieux néantisés. Final: la « Pythie exégète » est réduite au silence. Apollon a décidé que « nulle prédiction d'elle ne serait / Un instant seulement prise au sérieux », mais au pied de la lettre les anathèmes d'un poète grandiose qui retrouve ici son savoir parler des avertissements de « Guomica » ou du « Barcelone » de Motherwell. * Jean CATHÉLIN *



*Œuvre de Michel Tanouarn pour
orner des poèmes d'Henry Galy-Carles*

VOYAGES AUX ENFERS (d'Henry Galy-Carles)

Éditions Saint-germain-des-près, 68-70, rue du Cherche-Midi 75006

Paris

En poèmes frenétiques agités comme des drapeaux par un vent violent, le poète la lumière vacillante de la poésie en main, s'est

rendu aux enfers avec Ulysse pour messager, -fils d'Homère aveugle- et non avec Virgile comme fit l'illustre italien.

Enfers hermétiques, enfer de tous les espaces-temps de la Terre, enfer d'aujourd'hui, du XX-è siècle -il est à la radio- enfer dément de demain, -pressentiment d'Apocalypse !- mais aussi enfer intérieur, personnel, irréel, que l'imaginaire met à vif, rend sensible au-delà des apparences faciles.

Le livre "Voyages aux enfers" d'Henry Galy-Carles se divise en deux tomes; le premier rédigé de façon très expressiviste, autour de 1950, le second aux environs de 1980. Cours d'eau souterrain résurgent mais d'allure étrangement souveraine que ce livre en phase avec l'intérieur des événements, livre œuvre d'une vie appelée à la profération, fruit d'une vision, livre double formant bloc.

Dans le premier tome, quatre parties : "Les Chants du Néant", "Au bord de l'Achéron", "Seth ou la pierre angulaire", "L'Apocalypse". Dans le second, quatre parties plus un final : "Ces prisons infinies", "La nuit de Granit", "Ulysse aux enfers", "La Souffrière des dieux", "L'Ombre des Enfers". Ces divisions ne font pas une suite logique mais analogique de telle manière qu'elles correspondent en chambre d'écho, comme si ces répartitions arbitraires n'étaient que repères de lecture ne faisant que canaliser l'immense flux verbal.

C'est un livre poétique de notre temps, à l'intersection de ses points cardinaux, à un moment de l'histoire humaine, où l'on sait, au bilan milliaire de l'an 2000, que l'Homme sait faire l'enfer. Enfer entrevu, idéalisé à travers L'Enfer mythologique des Grecs, en une simultanéité mystique : L'enfer remémoré de Jadis, l'enfer douloureux de toujours, l'enfer des phantasmes, l'enfer actuel, eschatologique sans catholicité. Le style des textes tente de simuler l'hystérie de terreur; c'est un livre lyrique par l'impétueuse course des mots lancés dans un galop de saga, c'est un livre où perce le drame intime du poète, c'est un livre sur un enfer imaginaire pour autant que l'imaginaire révèle la vraie face du monde où nous vivons.

Mais un amour virulent anime la peau des mots, amour jailli dans l'ivresse de la vraie vie désirée, en ces pages où images, pensées, rythmes se jettent en avant comme des vagues, comme des

vents !

Les poèmes en prose sobre et somptueuse de "L'Apocalypse" ont des images qui peignent une atmosphère d'Enfer en accord de ton avec les rythmes furieux. Images et rythmes sont indissolublement liés, les valeurs des uns réagissant aux valeurs des autres. Créées pour suggérer l'enfer, ces proses, brillent néanmoins d'un mystère intense, en soi, mystère indépendant de ce qu'elles disent ; d'elles émane une vibration surréelle de lumière noire. C'est qu'au-delà de ce qu'elles disent, il y a l'éclat de la poésie : la poésie de l'Enfer.

Les images, par la concrétion verbale de plusieurs aspects du réel qu'en synthèses mystérieuses elles opèrent, font voir simultanément, l'enfer de tous les temps et de tous les lieux sans que l'écrivain procède par le récit successif, sauf dans le passage "Ulysse aux enfers" où le personnage homérique visite la Terre de toute l'histoire et de toute la géographie.

Après avoir lu un tel livre que l'on ne ferme que dans l'espoir de le réouvrir, j'eus l'irrépressible impression que la souffrance est un volcan latent prêt à ré-éclater, que la vie est violence tacite, est une urne rempli de forces explosives, est également une eau lente, lisse, givrée, dont le tain mire des arbres à demi morts, aux branches décharnées se nouant à ses méandres. O métamorphose de la mort ! C'est la description d'un lieu imaginaire sans espérance. Toutes les potentialités imaginables que la psyché libérée exprimerait contre Dieu sont dites ! Exorcisées ? Car l'image en poésie a une identité non seulement psychologique mais encore mystique.

Nous retenons de ce livre sa formidable force incantatoire ; ses poèmes, d'une cadence sans arrêt houleuse, se caractérisent par le paroxysme comme état constant de la sensibilité inavouée, évocateur et symbole d'un cataclysme possible, imminent. (Prémices d'Apocalypse).

Ces poèmes enchaînés comme les figures prismatiques d'un thème d'un seul tenant, d'une seule tenue de voix, allant à la vitesse nerveuse d'un film, soutenus qu'ils sont par un ton invocatif, traduisent que la langue de France, langue au long cours, au long cours leurré de rivière heureuse de son lit d'argile, est un trésor inouï si traitée au tamis de l'amour comme elle l'est par Hen-

ry Galy-Carles. Le poète délite tel un obélisque le texte. Et les
pleins-feux du rayonnement poétique sont là pour faire voir avec
quels noirs pinceaux l'enfer -l'envers de la médaille du monde
d'hier...

... et d'aujourd'hui !

Benoît Clair PILLET

(Revue " PROMETHEE " N°105-106)
1992



*Dessin de Jean Gourmelin
sur des poèmes d'Henry Galy-Carles*



Le Sablier, par Bertholle

Poèmes

Ah ! fracasser le pouvoir d'infini
Dans des rocs vermoulus emprisonné
En son enfer détruire tous ses rites
Lors que pesants y brûlent sourdement
Officiers, soldats rudement pourris
Armes bouclées par d'obscènes mangeoires.
Mais au loin lorgnez, crevacés, muets,
Les hommes déjà s'entredéchirant,
Fixer aussi ces peuples anonymes
Enfouis sous l'impossible éternité,
Poursuivez la vérité absolue
Sans la savoir à jamais implacable
Alors que dans l'espace se révoltent
Les pauvres, écrasés d'enui, enfermés
Face aux dieux avinés s'interrogeant
Sur la signification des devoirs.
Sans rien en percevoir, même mourir,
Mais expirer aussi pour tout connaître
De cet absolu bleui par les vents,
Ces typhons de l'impossible désir,
Qu'obstinés les humains implorent tant
Tout en mangeant goulûment attablés
La face cachée sous leur illusions,
Chimères par un orage murées
Quand violemment, de la fosse commune
Se détruisent les ogres éternels
Hommes, femmes, enfants et nuits calcinées
Regardent amusés des scorpions morts
Pendant que se pourfendent cent dieux fous

Abominant semblables ambigus
Même regarder ne voudront jamais
Pour le châtimeut ne pas endurer
Qui cependant les attend impavide,
Décadants jumeaux tant invertébrés
Perdus dans un désert d'insoumissions.

in *Le Cri de la méduse*

Il fallait bien

Bretagne,
25 juillet 1943

Il fallait bien nourrir les indécis
Les femmes couchées sur des nids de serpents
Les bienheureux debout près des portes du monde
Les tortures à l'aube des torrents

Il fallait bien nourrir les imprévus
L'amour saisi par une main aveugle
L'éclat de la beauté éparpillé dans l'air
La nuit de notre amour au bout de tes deux seins

Il fallait bien nourrir les péchés
L'infini éperdu sur un lac de caresses
Les bras autour des colonnes d'ivresses
L'injustice en croupe sur l'éternité

Il fallait bien nourrir les cataclysmes
la vanité accouplée au baiser
La mort forçant l'écoutille du rêve
Et délivrant la science de sa gaine

Il fallait bien mourir pour délivrer les hommes.

Res Nullius

Héritages ! Claquez le mur infernal,
Épanchez-vous sur la berge grise,
Éclatez ! La nuit caresse l'âge invisible
Et l'homme sourit aux cailloux noirs,
Cherchant avide l'éclat du septentrion.

Bouches ouvertes, les Mycéniens s'éraillent.
Et vénal, l'enfant adultérin ricane,
Car, vieux filou des mers lointaines ;
Venu seul à travers l'ombre ingrate
D'un soleil impavide, refait et machinal.

Ô jouissances secrètes des forces vives !
L'éternel inconnu aux bords des vertes rives,
Marche lentement, suçant son doigt mouillé,
Pensant suavement à broyer ces naïves formes
Qu'un jour d'ivresse il avait étrillées déjà,
Tout joyeux et riant au creux de ses genoux.

Voyages aux enfers

Laissez-moi ma prison, pas la vôtre
Laissez-moi courir sur la flamme des désirs
Regarder s'ouvrir les fleurs les plus tendres
Embrasser les seins durs des femmes à genoux

Laissez-moi pétrir dans mes mains enfantines
Mes propres rêves et ma propre connaissance
Je suis assez grand
Pour savoir déjà votre incroyable vanité
Ce pouvoir que personne, jamais
N'ose vous disputer, ni non plus vous donner

Regardez ! Les rosiers sont en fleur
Et vous ne voyez que leur seule pourriture
Le soleil brille là-bas vers le haut des cimes
Et vous ne voyez que son inquiétante solitude

Laissez-moi vivre enfin ! Même si les dieux m'écrasent !

Voyages aux enfers II



*Dessin de Tadeusz Kantor
pour orner des poèmes de Henry Galy-Carles*

Activement en masse assemblés
Par milliers ses hommes attendaient,
Malgré un vent glacial sur le dos,
Apeurés, yeux fixes et tremblants ;
En Spartacus ardemment confiants,
Qui avec ses lieutenants jugeait
Dans un calme suprême, olympien ;
Des techniques parfaites à user.
Échelonnant discrètement ses hommes.

Un instant regarda le vent gronder.

Assuré s'avança, puissant, solide ;
Rapidement fit prendre des pioches,
Creuser la terre en larges cavités,
Si extrêmes qu'ensuite les murailles,
De bois solidement constituées,
Fissent un rempart impossible à saisir.
Et lorsque ce travail fut terminé,
Dit cet imprévu bientôt dompté,
A chacun donna l'ordre de foncer
Et comme lui les périls affronter
Tout peur rejetant tant immorale.

La bataille fit rage, seulement

Le temps qu'au plus haut s'élève la lune.
Laisant pourrir sur ce sale terrain,
Les nombreux cadavres le recouvrant ;
Pratiquement tous de Rome venant.

Par son astuce Spartacus encore
Avait ses adversaires décimé,
Néanmoins par deux consuls commandés :
Publicola avec Clodius,
Propice occasion de les unir,
Qui fort mauvais stratèges s'avèrent.

Cette alerte toutefois Spartacus
Fit plus préoccupé, plus vigilant.
Sachant déjà que l'imprudent Crixos
Allant sa haine crier dans le Sud,
Publicola avait vite défait.
Décidé maintenant, également,
Tout autant en faire de Spartacus.
Car sur le mont Gargano où était
Avec ses troupes arrivé déjà ;
Encerclés les avaient anéantis,
Mutinés vagabonds, non entraînés,
De l'État uniquement ennemis,
Haineusement soulevés contre Rome
La Grande, dominatrice du monde,

Autrement en fut avec Spartacus
Par ses espions bien renseigné.
Publicola attendait fermement,
Si par hasard une action tentait.
Puis dans les montagnes reprit secret,
L'incertain chemin vers la liberté.
Entamant alors six cents kilomètres,
Soixante longues nuits s'éternisant,
Avant de voir Reggium Lepidi
Et les plaines du Po, en Emilie ;
Aux abords inquiétants, inconnus.

Spartacus ou Le Soufre des volcans

Dans votre orgueil infernal et pourri,
Regardez les Bosnie, Rwanda, Liban,
Aussi les Yemen, Colombie, Mexique...
En les baisant mangez tout votre saoul,
Afin que tous sur terre soient heureux
Qui va sur le firmament de la honte,
Des turpitudes, des morts, des volcans ;
Sous le regard de ces dieux pervers
Des hommes blêmes, noir, jaune, blanc, rouge,
S'entretenant gaillardement en piaffant
Au nord de l'Himalaya du non-sens
Dans un pauvre et tragique tintamarre.

Le Khaos ou La Prédiction de Cassandre

Tumultes

2010

Henry GALY-CARLES

Tumultes
Essais
Illustrations de l'auteur

Tumultus



4-10-19-1911
L. G. G. G.

Croupir enfin dans l'éternel noir,
Les enfants regardant naïfs avec
Et au perchoir au milieu de l'armer
En consommant leur infernale vie,
Vie perdue au les Etats sans espoir
Alors que crachent les vivants perdus
Qui dans une lourde fosse écrasés
En leur 2^{me} se débattaient
A la face glabre des Grands Corbeaux
Lorsque insensiblement vents s'effacer
Les empreintes des récitants gravées
Et hurlants à l'impitoyable
Les noirs s'indignés embassants
Tels perdus dans un deuil infernal,
Nains, soulevait les lourds débris
Qu'ils cravaient la face à la main muette
Par Bulitiques toujours trop vireux
Ces jours de travail gras et inévitables
A nous se chant vérités et maux
O vous tous vrais Bourgeois du Monde !
O vous faux prophètes et mythiques
Tout était foule dans vos écritures
Faisant chacun croire encore à la Vie
Alors que frisson les enfants pleuraient
Dans la terreur glacée des lourds anfers
Malgré toutes les charges multiples
De ces anciens chimériques pouvoirs
Et perpétuels crimes impunis,
Médicaments stupéfiants et la vie
Aux partisans et artificielles
Du monde à néants et régressants
De tant d'illusions mortes et perdus
Pour le plus grand profit des dieux
Les lésant tous mais si simples déchets
Qui croient encore en l'homme et la vie

mon/suz/1982

Tunultes II

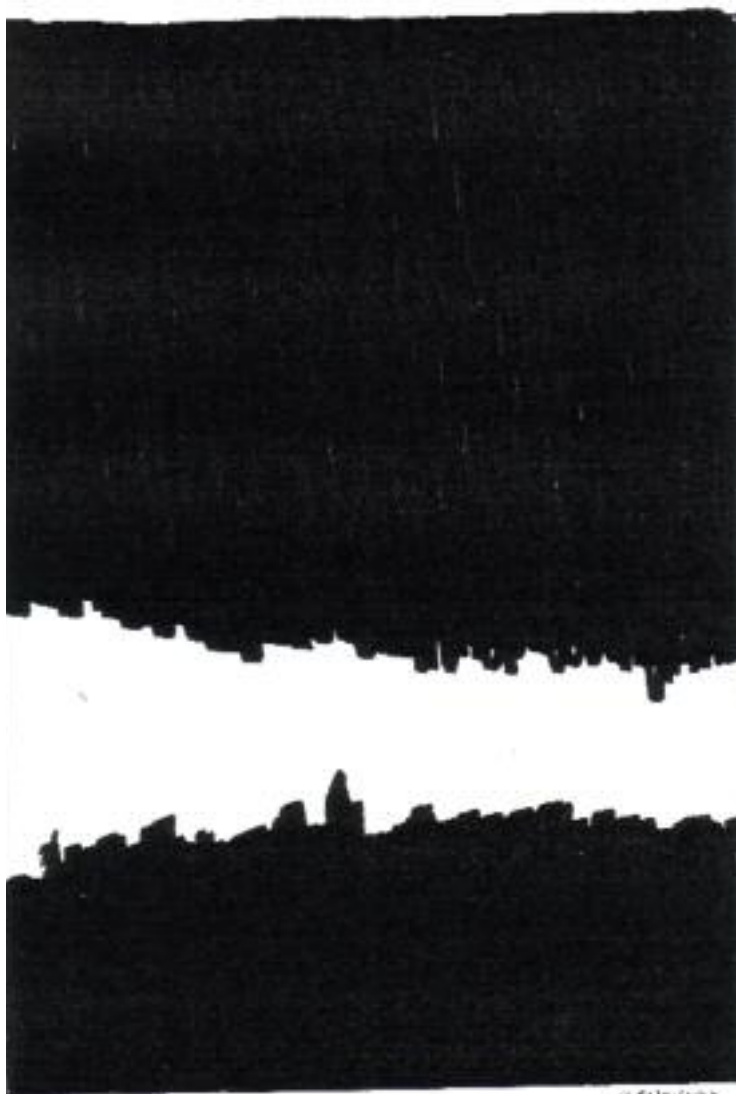


H. G. C. C. C.
252000 2000

Ah! Pouvoir dormir dans la nuit opaque
 Aspirer au loin toutes les cigognes
 Qui vengeraient pourfaucant les dieux
 Qui en leur nom font les vivants de battrie,
 S'écraver, se tuer dans ce univers
 A jamais indéfini dans ce ciel
 Qui n'est que monstruosité Bergère
 Mais que les hommes veulent imaginer
 Dans l'indéfini tristesse de leur vie
 Au travers de ces époques nuages
 Qui ont cette blancheur immense et tentille.
 Ah! Pouvoir dormir dans la nuit opaque
 Ne plus voir s'entretenir les enfants
 Au nom incertain de la liberté
 Confinés à tout jamais par ce dieux
 Souriant indigne ment en eux, mêmes
 Et qui bêttement les hommes adorent
 Enquête de leur vie ne dans ont rien
 Manipulés qu'ils sont par plus encore
 A leur yeux faisant mériter la vie
 Cette vraie vie que jamais ils n'auront
 Eprouvés par les tourments incessants
 Venant de leurs vain espoirs qui les enferment
 Dans s'immensements de champs sans limites
 Dans lesquels pourraient tant de choses
 Mais de ces mêmes rêves et folles
 Les empêcheants d'avoir enfin la vie
 Devant la pauvre vérité morte
 Qui jamais ils ne verront car déjà morte
 Entourbée dans un très fol désir
 Au milieu d'un grand désert d'impuissance
 Qui totalement figent les dieux
 Au plus profond riants de voir ces hommes
 Si follement s'entretenir pour rien.
 Ah! Pouvoir dormir dans la nuit opaque.

25/2-2012 E...J

Tumultes III



W. G. G. G. G. G.
22. 10. 1909

Etride l'univers est à jamais
 Carcères d'Eschylus tout les enfants sont
 Comme les adultes sur nos rêves
 Quand dans la nuit les d'li pleints regardent
 Cette terre si infernale des terres
 Des politiques assoiffés de Pouvoir
 Riants en voyant le peuple mourir
 A cause de leur vou latrie frénétique
 D'instaurer partout de faux racosomes
 Derrière tout ainsi tant de Génocides,
 O morts d'Hommes, morts d'enfant, morts de femmes,
 Femmes ! Seules en attendant de vie,
 Innocentes victimes à part entière,
 Vous politiques aux Portées illégales
 Traîtres, d'absolues puissances abandonnés
 Au mépris de toute Vérité vraie,
 Chaque ethnic français ont également
 Leur part de la Vaine s'eu traher
 Allent plus loin encore dans ces maïner,
 Ces déchirements cruels, inutiles
 De ces luttes entre elles si meurtrières
 De toutes les religions de la terre
 Alors qu'ensemble même Disu elles ont
 Et refusent pour toujours de vouloir être
 Que la gibes en fin puisse d'apaiser
 Entendre dans la douleur les oïseaux
 Chanter cette Vie qui vient le matin
 Saluer le jour d'un brillant soleil
 Un fol espoir à chacun apportant,
 Mais de tout cela rien ne pourra être
 Car le monde est engluc dans son boue
 Fragment à l'infini chaque être humain
 Etcrasant la femme sa souveraine
 Au dessus des préceptes d'ausants
 Faciendrait une impossible paix

29/3-2018 2002

Dans le ciel pourti les dieux se ébranillant
Ouvrant les portes aux lourds barreaux
Avec rage sur les humides crachants,
Dieux, faits à leur image par les hommes.
Incidables aux peuples tenus

Se volant du spirituel à l'élites,
Garant ainsi de leurs pires déistes
Enfuis dans la mélasse des envies
Où pouvoir et dictature dominent,
Afin de se d'entre-mêler de tout
Et de les tenir d'une main d'acier
Détruisant qui voudrait s'y opposer
Au cœur de leurs rafales de vent
De craintes et d'angoisses réunies,
Brevement tel s'ait leur défaits
De grands typhons de dières ardeurs
De cette mort à tout jamais certaine
Mais qu'aurait-elle veut dominer
Cœurs d'argent ainsi que de savoirs;
Savoir de Sabot tout ce qui se tient
Ce étant tout semblables à leurs dieux,
Puis pour sur la Grande Germande,
En couleurs deau entre eux se divident
Comme encore en différentes ethnies
Les dieux s'ait leur s'entre-tuer
Faisant partaux leaux s'ait bouger,
Tout ce tant que la religion aussi
De déparats horizons déboulantes
De plus usant de différentes langues
Mais infirmes des mêmes maladies
De forces arde pouvoirs lumineux,
De puis dans obscur, les peuples
Tous premiers victimes en être,
Réflétant ainsi l'image du monde
Tel qu'il est, fut, fut et pour toujours sera.

ESPÉRANÇES - 25 JANVIER 2006